

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs.
Six mois - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Paysages de Femmes

Il était une fois, ô gué,
Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,
Qu'il n'avait jamais navigué
Jamais navigué de sa vie.

Le cœur craignait de chavirer,
Mais la mer se faisait si belle,
Qu'il ne sut pas lui résister,
Et vogue, vogue la nacelle.

Le cœur essuyant son chagrin,
S'embarqua, jeune d'espérance ;
Et, seul, Dieu sait ce qu'il advint
De ce pauvre cœur en partance...

Il était une fois, ô gué,
Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,
Qu'il n'avait jamais navigué,
Jamais navigué de sa vie...

JEAN AJALBERT.

A Caughnawaga

COMBIEN de Montréalaises ont visité le village Iroquois, sis, tout près d'elles, au bord du fleuve, en face de Lachine? Peu, je crois, tant il est vrai qu'on ne visite un endroit qu'à la condition d'en vivre très loin ou de n'y être parvenu qu'après beaucoup d'attente et de sacrifices.

C'est pourtant une intéressante promenade à faire que celle dont je viens vous entretenir, à moins que l'excellente compagnie qui m'entourait et l'accueil aimablement sympathique qui nous attendait là-bas, n'aient surtout contribué à me rendre particulièrement agréable l'impression qui m'est restée de cette excursion.

Oui, il a fallu que cette impression fut forte, en vérité, pour faire oublier ce vent furieux, ce tonnerre grondant, ces éclairs fulgurants, cette pluie surtout, qui tombait violente et nous aveuglait en nous inondant. C'est à l'esprit aventureux de Mlle Durieux, chef de l'expédition, que nous devions de marcher dans de pareilles circonstances. Huit jours auparavant, il avait été décidé que nous irions un samedi à la réserve indienne, et, le samedi arrivé, ni la tempête, ni les objurgations purent faire reculer d'un seul jour la date du projet. La tenacité fait accomplir de grandes choses. Que le capitaine Bernier s'en souvienne dans sa recherche du Pôle Nord.

Mlle Durieux, donc, désirait se rendre à Caughnawaga, pour remettre à M. l'abbé Forbes, curé de la paroisse, des cadeaux de la part du bon oncle des Canadiens, M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, qui tenait à prouver, d'une façon tangible, qu'il n'avait pas oublié, ni la réception enthousiaste que lui avaient donnée les habitants de Caughnawaga, ni le baptême qu'il y reçut, ni le filleul, enfin, qu'il tint, à son tour, sur les fonts baptismaux, par une claire après-midi de juin et dont le nom infiniment poétique — Le Long Ciel Bleu — mettra un peu, je l'espère, de sa couleur dans son horizon.

Mademoiselle Milhau, professeur au Royal Victoria College de l'Université McGill, s'était aussi jointe à nous. Voir de près des Iroquois, de vrais Iroquois en chair et en os, voilà qui n'est pas banal, et c'est un événement à raconter quand on retournera dans le Midi de la France. Seulement, un désappointement attendait ces demoiselles. Comment, sont-ce là ces farouches guerriers dont le tomahawk naguère ouvrait les crânes et broyait les os, ces hommes portant avec aisance l'habit et le faux-col? Quoi! pas le moindre bouquet de plumes sur ces têtes, pas la plus mince chevelure à leur ceinture? J'avoue, moi-même, que je me sentis un peu humiliée devant tant de civilisation. Ces dames insistèrent pour qu'on leur fit au moins voir un costume national. Hélas! il n'en reste que ce que la tradition a bien voulu nous conserver ; le tatouage, le collier, les anneaux sont allés rejoindre la hache de guerre et si les convenances gagnent à l'état actuel des choses, le pittoresque sûrement y perd.

Le chef Jocks, prévenu qu'il n'avait pas été oublié dans les présents de M. Herbette, vint au presbytère immédiatement après notre arrivée, pour souhaiter galamment la bienvenue aux Françaises d'outre mer, lesquelles eurent d'ailleurs, sans contredit et sans récriminations, les honneurs de la journée.

Mais le héros de ces héroïnes, je le déclare, au risque de faire rougir d'envie plus d'un Visage Pâle, fut Jocks, le chef Jocks. Ce nom qui éveillait dans les esprits le souvenir d'une jeunesse particulièrement brillante, ce nom qui aurait fait battre, il n'y a pas tant de lunes encore, le cœur timide de plus d'une vierge montréalaise, Jocks enfin, dont la personnalité sut même arrêter sur elle le caprice d'une reine de théâtre, parut avec toute l'auréole de la célébrité, et sut, ce qu'il y a de mieux encore, conserver son prestige.

Durant quelques heures, il revécut son passé ; on eut dit, je ne sais quelle marée montante de souvenirs qui envahissait son esprit, faisait luire d'un éclat plus vif, le feu sombre de sa pru

nelle, et lui faisait éprouver le besoin de communiquer les impressions qui s'éveillaient en ce moment si fortes en son âme.

—Quand les étudiants des deux universités réunies, Laval et McGill, m'avaient choisi comme leur représentant, commençait-il, et sa physionomie qui garde la fierté native de sa race, avait un rayonnement de plus ...

Ou bien :

—Sarah Bernardht me disait en posant sa main sur ma tête...

Et nous écoutions le roman à peine ébauché du chef sauvage, en nous demandant ce qui serait advenu si le tourbillon mondain eut gardé cet homme, et quel eut été son rôle dans cette destinée étrange pour laquelle il n'avait pas été créée...

Si je ne vous ai pas encore dit que nous sommes en ce moment sous le toit hospitalier de M. le curé de Caughnawaga, c'est que je me réservais ce plaisir et que je voulais le mentionner à l'article presbytère. C'est une habitation, devenue un monument historique tant par son cachet d'ancienneté — elle compte près de deux cents ans d'existence — que par les évènements qu'elle rappelle.

Ce fut autrefois la maison seigneuriale des Jésuites, premiers missionnaires des Iroquois et, aujourd'hui encore elle offre, en même temps qu'un confort appréciable, l'idée d'une solidité à toute épreuve. Le site est admirablement choisi, près du fleuve, sur un coin de terre qui donne l'illusion de la réclusion et de la tranquillité la plus parfaites.

C'est de là que le premier historien de la colonie, le Père Charlevoix date une de ses lettres à Mme la duchessse de Les Diguières, où il dit : "La situation en est charmante, l'église et la maison des missionnaires sont deux des plus beaux édifices du pays......" Le bénévole historien, s'il revenait sur la terre, pourrait encore résumer l'histoire de toutes nos églises et de tous nos presbytères avec cette même phrase.

M. l'abbé Fortes nous montra le pupitre qui servit au Père Charlevoix durant son séjour à la mission iroquoise, répondant alors au nom de Sault Saint-Louis, et sur lequel il écrivit vraisemblement cette lettre, et, dans tous les cas plusieurs pages de ses intéressants mémoires.

La cure est pleine de souvenirs. On dirait une grande châsse où sont disposées ces reliques consacrées par le temps. Dans le cabinet de travail de M. l'abbé Forbes, on voit, sur les murs, les portraits des anciens missionnaires, et une carte du fort construit autrefois au Sault Saint-Louis dont il reste encore quelques débris et la poudrière qui est en bon état de conservation. Dans la bibliothèque, de vieux bouquins contenant les premiers registres et l'histoire de cette fondation, des dictionnaires en langue iroquoise, entièrement écrits à la main par les missionnaires qui se livrèrent à l'étude de cette langue. Les prêtres, qui ont desservi ce bourg ont dû apprendre et parler l'iroquois à leurs ouailles ; aujourd'hui encore, M. l'abbé Forbes et son vicaire font les prédications, le catéchisme et les confessions dans cette langue. Inutile d'insister sur les mérites d'un apostolat ainsi exercé.

Voici encore appendu au mur, un de ces immenses colliers de porcelaine, envoyé, il y a deux siècles, par les Hurons de Lorette aux Iroquois du Sault Saint-Louis pour les engager à construire "un lieu de prière" sur leur réserve.

A l'église, que nous allons pieusement visiter, nous admirons une croix de tabernacle, un devant d'autel envoyés par Louis XIV à ses "frères" indiens, un ostensoir en vermeil, qui est aussi l'offrande d'une main royale, un maître-autel et des peintures de maître offertes par Charles X. Je n'en finirais plus avec l'énumération de toutes les choses qui retiennent nos regards ; cependant, nous ne voulons pas laisser l'église sans aller saluer le tableau représentant la petite sainte iroquoise, Catherine Terakwitha, morte, jeune encore, en odeur de sainteté.

Ces trésors sont bien gardés, — mon âme d'antiquaire eut la satisfaction de le constater—entre les mains de M. l'abbé Forbes, qui a le culte du passé et qui sait tout le prix de ces silencieux témoins d'une époque disparue.

Rien ne manque à la gloire de Caughnawaga, pas même l'honneur extraordinaire d'avoir compté dans son sein, le petit Capet, la victime du Temple, Louis XVII enfin

Mais, chut ! ne parlons pas de ceci afin de ne pas attirer l'attention du reporter, ce monstre altéré de nouvelles, et lui donner la tentation de me ravir un sujet qui doit me fournir bientôt le motif d'une passionnante chronique.

Mesdemoiselles Durieux et Milhau ayant manifesté le louable et méritoire désir d'être admises à faire partie de la tribu iroquoise nous nous rendîmes à la maison de Suksarie Kanentoton, grand père du Long Ciel Bleu, où fut signé le traité solennel dont voici la teneur :

"Le vingt-six avril mil neuf cent deux, dans la cabane de Suksarie Kannentoton, iroquois de Caughnawaga, Onmari Kanenharentha, épouse du dit Kanentoton a admis comme membre d'honneur de la tribu iroquoise de Kahnawake, Mademoiselle Durieux, et lui a imposé le nom de "Kahionhanonne," génie protecteur des rivières."

Le contrat de Mlle Milhau fut rédigé dans les mêmes termes, et le jeune profeseur, dont nous avons déjà admiré l'éloquence facile et douce, reçut, par une attention délicate du parrain, le nom de Konwawennawi qui signifie "génie protecteur de la parole." Signèrent ensuite les témoins : M. l'abbé Forbes, Wanento Jocks, les nouvelles Iroquoises et leurs marraines. Puis, les initiées, animées de ce zèle ardent des néophytes qui fait rire devant le bûcher et courir à la torture, embrassèrent parrain et marraine, tandis que le Long Ciel Bleu, inconscient encore des responsabilités de son nom et des avant-goûts paradisiaques qu'il laisse entrevoir, regardait la scène de son flamboyant œil noir, un doigt dans la bouche.

Nous sommes deux canadiennes témoins de ce second baptême. On ne nous a pas fait l'honneur de nous compter dans le conseil de la Nation. Est-ce que les Canadiennes sont déjà aux trois-quarts Iroquoises ?

Nous sortons de la cabane de Kanentoton comblées de cadeaux. Une tiare gigantesque est destinée à la "Petite Herbe" ; Mlle Durieux tient précieusement entre ses doigts une

licorne pailletée comme jamais animal fabuleux ne le fut, et Mlle Milhau éblouira à coup sûr ses compatriotes par des rivières, des cascades mêmes, de lumineuse verroterie. Il échoit en partage à Madame Rachel Rolland et à moi des oiseaux en satin jaune et bleu qui nous remplissent d'aise, en nous donnant la satisfaction intime de posséder enfin chacune l'oiseau rare.

Puis, autour de la table abondante et généreuse de M. l'abbé Forbe:, nous nous rassemblâmes tous, une dernière fois, pour manger ensemble le plat de la sagamité. Je crois pouvoir assurer, au nom de mes compagnes d'excursion, que nous n'oublierons de sitôt cette heure charmante du soir, égayée par de francs éclats de rire et une joyeuse causerie.

Une halte encore au cabinet de travail de m nsieur le curé de Caughnawaga, qui nous explique la poésie des prières iroquoises, et c'est fini la bonne après-midi : l'heure du départ a sonné ; nous repassons à travers le village iroquois, que les chiens fidèles gardent durant la nuit, et voilà Montréal où nous rentrons avec dans le cœur un souvenir de plus.

FRANÇOISE.

La Société Saint-Jean-Baptiste

(SECTION DES FEMMES)

ELLE n'est pas encore tout à fait organisée la Société de la Saint-Jean-Baptiste, section des femmes, mais elle le sera définitivement au moment où paraîtront ces lignes alors qu'aura eu lieu l'élection du comité exécutif qui devra en même temps préparer les règlements de la nouvelle association.

La première réunion des dames, appelées à faire partie de cette société vraiment nationale, n'a pas été aussi nombreuse qu'on aurait pu l'espérer. Il est vrai de dire qu'à cette époque de déménagements et de remue-ménage, les journées sont très prises à la maison. De plus, ces messieurs chargés de nous initier à la société ont beaucoup parlé—ils ont même parlé presque tout le temps—et comme résultat pratique, peu d'ouvrage a été taillé. Nous attendons avec impatience que les femmes prennent les rênes de leur nouvelle administration et qu'elles nous donnent un bon et solide programme des œuvres à réaliser et à utiliser.

Notre projet de Colonisation

A Mademoiselle Laure Conan.

(Suite)

Immédiatement après le retour d'Europe de S. G. Mgr l'Archevêque, la permission accordée, au directeur de l'œuvre, s'il veut bien faire cette grâce, de se rendre à son poste et l'exécution de quelques formalités d'ordre religieux et administratif, nous ouvrirons des listes de souscriptions. Avec votre concours bienveillant, Mesdames ! - Et si nous recueillons la somme suffisante et j'y compte absolument, on se mettra aussitôt au travail.

L'établissement comprendra trois mille cinq cents acres ; trente lots de cent acres seront tirés au sort et inscrits au nom de chacun des colons ; il en sera de même pour la location des habitations, car, ainsi que cela existe en France, et, généralement en Europe, toutes seront construites à proximité les unes des autres et constitueront une "commune". Chaque maisonnette sera entourée d'un verger, d'un potager, d'un jardinet de fleurs, des écuries, remises et hangars, le tout couvrant une superficie d'environ quatre acres. L'école, plus tard, sera bâtie au milieu de la commune. Les terres en culture sur lesquelles se trouveront les granges destinées à recevoir les céréales, s'étendront autour de ce noyau d'habitations. Enfin, les terres boisées où l'on se procurera le matériel de chauffage borneront les terres en culture. Il n'y aura aucun inconvénient, en hiver, alors que les loisirs sont assez nombreux, d'aller chercher le bois à une certaine distance. Dans ces conditions, la vie sociale sera plus agréable ; le Canadien-français, vous le savez, aime la société et n'est pas bien seul ; il sera plus facile à chacun de se rendre à l'atelier commun dont je dirai un mot plus loin, où tous travailleront l'hiver ; enfin, l'école sera fréquentée plus assidûment. Trois ou quatre communes, plus tard, constitueront une paroisse.

Après la construction d'une sé ie et d'une habitation très spacieuse, le premier terrain défriché sera celui d'une vaste ferme expérimentale avoisinant cette dernière et dont le revenu appartiendra à la "Maison."

Chaque défricheur aura sa propriété bien délimitée où il pourra travailler s ul, dès qu'il y en aura suffisamment en valeur, mais le défrichement se fera en commun. Personne ne l'ignore, un défricheur travaillant isolément a beaucoup de difficultés. Les lourds troncs d'arbres à entasser, les souches à extraire du sol, etc, etc, tout cela demande l'effort réuni de beaucoup de bras ; l'expérience a prouvé que dix colons travaillant en commun, défrichent trois fois plus rapidement dix lots de terre contigus que s'ils travaillaient, isolément, chacun pour soi.

L'abbé directeur s'occupera de l'économat, de la comptabilité, des études des jeunes gens, de leur direction intellectuelle et matérielle ; les deux autres prêtres, quittant après la messe basse, la robe sacerdotale, revêtiront la blouse du défricheur, se mettront à la tête des équipes de travailleurs et encourageront de leur parole et de leur exemple. On avisera pour les longs mois de l'hiver à fonder quelque industrie dont l'atelier serait dans la grande salle commune de l'habitation : fabrication de pelles, de brosses, de balais, de charrettes ou d'autres choses (M. Gaston de Montigny dans son excellent livre "L'Étoffe du Pays," en a indiqué une grande variété.)

Les charpentiers et menuisiers travailleront constamment à l'édification des habitations des colons, qui devront être à la fois confortables, coquettes et badigeonnées en couleurs claires et gaies. Aux jours de pluie, alors que le défrichement et le travail sur les fermes seront impossibles, les défricheurs, adroits de leurs mains, comme tous les Canadiens, prêteront leur aide aux menuisiers et charpentiers et s'initieront aux secrets des métiers de ceux-ci, qui, à leur tour, au temps des premières semailles sur la cendre, "à la herse," apprendront commment on devient cultivateur. Et nos hommes finiront par ressembler aux pionniers si débrouillards de l'Ouest américain, capables de ferrer un cheval, de bâtir une maison, de réparer une voiture ou un harnais, etc, etc.

EDMOND DE NEVERS.

(à suivre.)

Le mariage d'une petite princesse

Etude historique

(SUITE)

AUSSI lorsque Tessé arrivait à Turin pour y conclure le mariage du duc de Bourgogne, trouva-t-il la petite princesse toute préparée au nouveau rôle que ses onze ans allaient avoir à jouer.

La veille du départ, il y eut au palais, un grand festin suivi d'un grand bal La charmante enfant portait une robe en velours blanc ciselé avec une taille longue et busquée, un fil de perles au cou et des fleurs de grenadier dans ses cheveux frisés en spirales. Il est probable que l'enfant ne dut pas profiter beaucoup de cette soirée magnifique, si l'on songe aux ennuis de l'étiquette officielle pour une fillette de onze ans qui ne devait demander qu'à rire et à sauter ; mais ces enfants de rois, élevés d'après une discipline sévère, prenaient une attitude constamment digne, du moins en public et grandissaient loin de leurs parents sans connaître leur tendresse. Dès qu'ils paraissaient devant eux, une tenue impeccable leur était imposée.

Le soir du bal, notre petite princesse dansa avec M. de Tessé et montra un visage souriant toute la soirée. Mais le lendemain, elle ne put retenir ses pleurs et se jeta au cou de sa mère en sanglotant, — son auguste père l'attira doucement à lui, l'appelant des plus doux noms et lui faisant encore quelques recommandations pour le voyage. La comtesse de Cisterna et le marquis de Dromero furent chargés de le reconduire jusqu'aux frontières de France. Sa mère la duchesse Anne et sa grand'mère Madame Royale l'accompagnèrent jusqu'à Avigliano.

A peine arrivée à Pont-de-Beauvoisin, elle fut déclarée fille de France. Un courrier du roi venait d'apporter l'ordre de la traiter en tout comme l'épouse du duc de Bourgogne.

Louis XIV, de son coté, venait audevant de la jeune princesse et la rencontre devait avoir lieu à Montargis. En approchant de cette ville, son petit cœur battait bien fort, et elle se souvint alors des recommandations de sa mère pour cette première entrevue. La foule était immense et les carrosses avaient peine à avancer ; mais oubliant tout, elle sortit le corps à moitié de la portière et vit le Roi sur le balcon du logis où il était descendu Aussitôt qu'il eut aperçu le carrosse de la jeune princesse, il descendit avec tous les princes pour la recevoir Et comme elle voulait se jeter à ses genoux, Sa Majesté la retint et l'embrassa en lui disant : " Ma fille, je vous attendais avec bien de l'impatience."

Toute gracieuse, elle lui répondit : " Sire, ce jour est le plus heureux de ma vie." Puis elle prit la main du roi et la baisa tendrement. Le roi la présenta ensuite à Monseigneur, à Monsieur, et Monseigneur le duc de Chartres. Le roi ne se lassait pas d'admirer sa bonne grâce et son esprit et il prit grand plaisir à la faire causer.

Le soir, il joua aux jonchets avec elle, elle y montra tant de grâce et tant d'adresse que le roi, ébloui, ne pouvant contenir sa joie, dit au marquis de Dangeau qui se trouvait à ses côtés : " Je suis trop satisfait, je vais l'écrire à Madame de Maintenon."

Marie-Adélaïde venait en France sans connaître celui à qui elle allait lier son existence, ce qu'elle savait c'est qu'elle était appelée à être reine, mais du mari on parlait peu.

A cette époque où l'on fiançait les jeunes princes et princesses dès leur enfance, à cinq cents lieues de distance, il fallait bien donner une idée de la future au prince lointain qui devait l'épouser. Or il n'y avait d'autre moyen que de faire peindre son portrait par le plus habile homme du royaume et l'envoyer ensuite par un messager sûr dans le pays du fiancé.

C'est ainsi que la petite princesse put se faire une idée de Louis de France et lorsqu'il vint au-devant d'elle et de la cour à Fontainebleau, elle fut bien aise de constater qu'il ressemblait au portrait qu'il lui avait envoyé et qu'il lui plaisait beaucoup.

Aussitôt que le jeune duc vit le carosse du roi, il oublia toute étiquette et marcha cinquante pas à pied ; elle s'aperçut alors qu'il avait une épaule un peu plus forte que l'autre, ce qui gênait un peu sa démarche, mais il n'y paraissait rien quand il était à cheval,

MADAME SAUVALLE.

(*A suivre*)

Pro Patria !

NOTRE projet de former les Canadiens-français à se rendre dignes d'occuper les chaires de littérature dans nos Universités a été accueilli par un grand nombre d'adhésions.

Nous citerons particulièrement un extrait de lettre, qui nous a été adressée par un membre distingué du clergé canadien :

" Mes félicitations de vos idées sur la formation des futurs conférenciers de littérature à l'Université.

" Le croiriez-vous ? depuis un an, ici, on essaie de nous persuader que les conférences de littérature française au Canada ne peuvent être données que par des Français.

" Momentanément, c'est vrai : pas de Canadiens préparés à remplir ces chaires. Mais, d'un commun accord, poussons qui de droit à envoyer de préparer là-bas de jeunes Canadiens. Les raisons que vous en donnez sont excellentes. Vous le dites bien, les aptitudes sont ce qui manque le moins, et ces chaires de littérature, offertes à notre jeunesse étudiant, stimuleront puissamment les talents. C'est une carrière qu'on ambitionnera, me semble-t-il."

Faut-il gâter les enfants ?

SI l'on s'en tenait à la signification exacte du verbe employé dans ce titre, la réponse à la question qu'il formule ne pourrait être que négative. En effet, dans son acception la plus usuelle, le mot *gâter* exprime une idée de détérioration, de déformation sans profit, sans nul avantage. Mais le même vocable cesse entièrement de se montrer sous un jour aussi défavorable et se fait mieux apprécier, quand il s'applique aux rapports existant entre les parents et leurs enfants ; lorsqu'il vise les bons procédés dont les pères ne se montrent point avares envers ceux qui leur doivent la vie ; aux heures où il évoque les cajoleries, les tendres es que, sans compter, les mères prodiguent aux êtres qu'elles ont appelés à l'existence et qu'elles ne trouvent jamais assez choyés, suffisamment fêtés.

C'est, d'ailleurs, de ce terme, peu attirant au premier abord, qu'est né le substantif *gâterie*, résumant les soins délicats, les attentions touchantes dont la femme, avant tous autres, se montre coutumière. Combler quelqu'un de prévenances, de bontés, ne semble donc point répréhensible, et si l'on n'encourt aucun blâme en traitant ainsi de simples alliés et même des étrangers, on sera exempt de tout reproche chaque fois que cette louable habitude bénéficiera à une descendance directe. Il est, dès lors, incontestablement permis de conclure qu'il faut gâter ses enfants

D'ordinaire, point n'est besoin de contrainte pour obtenir l'exécution de cette obligation, de ce devoir imposé par une loi naturelle, facile en son accomplissement. Tout au contraire, il y a lieu, dans bien des cas, de modérer l'élan et d'empêcher des excès avoisinant l'aveuglement. Au surplus, un cœur de pierre seul serait capable de contempler, sans émotion, le bébé rose, enseveli sous les riches dentelles ou enveloppé de modestes lainages, dormant en son berceau dont, à son réveil, il agite, souriant, les longs rideaux rasant le sol Aussi, le chérubin qui esquisse ses premiers pas, saisi de crainte, à chaque mouvement, à chaque effort vers les bras tendus, s'inclinant, s'abaissant jusqu'à lui ; la mignonne tête blonde qui s'évertue à articuler les doux noms de papa, de maman, dont il fera, par la suite, un si fréquent usage, n'attendent jamais les baisers laissant leur empreinte sur leurs chairs à peine formées, les chaudes et innocentes étreintes, les transports de ce pur et profond amour que Dieu mit en l'âme de quiconque le seconde dans son œuvre. A cet égard, pourtant, on doit l'avouer, le mérite n'est pas immense. Ces frêles roseaux naissant à peine, complètement privés de la possibilité d'exister par eux-mêmes, ont besoin de tant de secours, demandent à être entourés d'une si vive sollicitude, qu'il y aurait cruauté manifeste à leur refuser l'appui qu'ils implorent sans cesse, et dont les caresses leur semblent la véritable expression.

Le chantre sublime de l'enfance, celui dont l'univers entier récemment célébrait le centenaire, en a dit tous les charmes :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés ;
Laissant errer sa vue, étonnée et ravie,
Offrant, de toutes parts, sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Mais, loin de se limiter aux premières années, l'extrême bienveillance des parents pour leur progéniture, est tenue de se soutenir, de s'affirmer en proportion du cas que peuvent en faire ceux qui en recueillent le bénéfice. Sitôt que se montre la raison, que se dessine le jugement, l'enfant doit se sentir enveloppé d'une bienfaisante atmosphère le soumettant à aimer sa maison par dessus tout, à la considérer comme un paradis qu'il ne voudrait jamais abandonner. Les souvenirs qu'il retiendra de son séjour sous le toit paternel, pour être durables autant que profitables, ont besoin de ne lui rappeler que des moments faits de ce bonheur qu'uniquement procure la vie de famille entre un père et une mère qui l'auront passionnément aimé.

J. GERMANO.

(*A suivre*)

Lettre d'Ottawa

1er mai 1902.

Chère Françoise,

La session touche déjà à sa fin et nous ne vous avons pas même entrevue à Ottawa. Ce serait de la noire ingratitude de votre part, si vous n'aviez une excuse : ce nouveau-né qui réclame tous vos instants et dont les spécimens sont ici entre toutes les mains. Vous avez séduit la députation, que dis-je, le gouvernement même. J'entrais l'autre jour chez un de nos ministres les plus anglo-saxons, et j'aperçus sur son bureau la couverture vert-nil du *Journal de Françoise*, dissimulé sous un monceau de lettres aux en-têtes officielles. J'exposai d'abord l'objet de ma visite, une faveur pour un ami, et comme mon haut interlocuteur me paraissait en veine de bavardage, je lui demandai s'il était abonné. Il me répondit affirmativement. "Mais, remarquai-je, je ne vous ai jamais entendu parler français ?"

—Qu'à cela ne tienne, me dit-il en anglais, vous allez voir. J'attends justement mon ami le Dr Russell, député de Hants, et vous jugerez. Il est le plus fort élève de notre classe de français. Tenez, le voici.

Effectivement, M. Russell, le plus aimable des hommes, ma chère, soit dit par parenthèse, pénétrait justement à ce moment dans le sanctuaire ministériel. Il s'avança vers son ami et lui dit, en lui tendant la main :

—Bonjour—monsieur ; —il—fait—beau—temps—aujourd'hui.

Et le ministre de répondre, avec un sérieux imperturbable, la phrase suivante du manuel :

—Monsieur — vous — avez — un — accent — excellent.

L'expérience était concluante ; j'ai chaudement félicité ces deux messieurs de leur magnifique effort. J'étais si contente de leur voir ainsi parler le français que, si je ne m'étais retenue, je les aurais embrassés tous deux..... pour l'amour du français. Mais c'est défendu dans les lambris parlementaires. Du moins on le dit, et il faut le croire en dépit des potins qu'on fait circuler.

Vous ne sauriez croire à quel point l'atmosphère du Parlement d'Ottawa constitue un bouillon de culture efficace pour la génération rapide de petites histoires à raconter sous l'éventail. Ne croyez pas que je vais vous les répéter ; j'aurais trop peur de faire rougir les feuillets vierges sur lesquels j'écris ces lignes. Et puis, elles sont presque toutes, sinon fausses, du moins tellement enjolivées, que la vérité y est réduite à l'état de portion infinitésimale.

Pourtant, je viens d'en entendre une, *une bien bonne*, comme disent ces messieurs. On me l'a racontée au bal de l'Hôtel Russell qui a eu lieu hier soir même et dont les flonflons bourdonnent encore à mes oreilles. Vous savez ce qu'est cette fête à laquelle sont invités, tous les ans, les pensionnaires de l'Hôtellerie St-Jacques. De même qu'au *progressive euchre*, il y a un prix de consolation pour les joueurs malheureux, de même à Ottawa il y a une soirée de consolation pour ceux qui n'ont pas pu se faire inviter aux réceptions de la session : c'est le Bal du Russell. Il suffit d'inscrire son

(*A suivre à* (*A suivre*)

Le Roman d'une Princesse

Par Carmen Sylva

(*Suite*)

Je suis vraiment, mais vraiment pénétré d'une telle faveur de votre plume. Peut-être ne vous doutez-vous pas combien ces mots tracés par une plume princière sont faits pour m'aller au cœur? Cela tient naturellement à l'écriture.

Vous perpétuez donc les belles traditions des cours, en réunissant autour de vous des artistes et des savants. Et il se trouve dans notre siècle des hommes connus, arrivés aux dignités (permettez-moi de souligner que je n'ajoute pas des hommes de valeur) qui, pour obéir à ce flatteur appel, sacrifient leur individualité propre, parfois divine, à l'esclavage de l'étiquette.

Malheur à la race humaine! Elle mérite les souffrances sans nom auxquelles elle est en proie; elle n'est pas digne d'être libre et heureuse.

En ce qui me concerne, Altesse, je suis malheureusement attendu à Rome pour les fêtes de Pâques, à Londres et à Manchester pour les vacances, et jusqu'à Noël, il faudra que vous remettiez le "plaisir de me connaître." Du reste, vous savez déjà que les désirs d'un prince sont pour moi un ordre de Dieu.

Il m'est difficile de répondre aux autres points de votre gracieuse causerie; je ne suis pas comme vous de ce grand monde où l'on raconte en souriant à son voisin, parce qu'une expression de pitié va bien à la physionomie: "—J'ai lu aujourd'hui dans le journal, qu'un littérateur, poussé par le besoin, a mis à mort sa femme et ses quatre enfants et s'est suicidé ensuite. N'est-ce pas effroyable! —Ah! chère Madame, répond le voisin, ces gens-là sont toujours cause de leurs malheurs. Pourquoi les pauvres ont-ils quatre enfants?—C'est vrai; mais ce devait être affreux, ces cinq créatures massacrées!—Affreux; prenez donc un bonbon! Comme la toilette de Louise est réussie!"

Je vous trouve tout à fait digne de louanges, étant donnés votre sexe et votre situation, de n'avoir encore tué personne. Car, si je ne me trompe, vous m'avez fait la grâce de me révéler qu'il y a dix-neuf ans déjà, "la lumière d'or" a eu l'honneur d'éclairer pour la première fois votre existence. Dix-neuf ans, et n'avoir fait encore de mal à aucun de ses semblables, —c'est vraiment trop pour une fille de prince!

Je suis moi-même "le garnement" que j'ai élevé; les enfants des autres m'auraient été trop à charge pour en prendre la responsabilité.

Votre dame d'honneur à lunettes et votre précepteur sans barbe auraient beaucoup à reprendre à la méthode d'éducation que j'ai appliquée à mon élève. Et vous-même, dans vos moments de plus gracieuse humeur; sans doute quand il éclaire et qu'il tonne, que vos vieux chênes s'écrasent à terre, foudroyés? Ah! la volupté de la destruction; nous pourrions peut-être nous rencontrer sur ce point. Je voudrais avoir certaine image dans les mains pour la mettre en pièces. Assez là-dessus. Je débutai dans mon système en disant à mon pupille: — Ceci n'est rien; tout est absurdité."—Là! cette éducation ne peut guère produire un courtisan, Princesse! J'ai peur que mes manières et mes révérences ne soient pas dignes de vos salons; aussi je ne les exposerai pas aux critiques sévères de vos yeux. Cependant, quant à la taille, je pourrais, au bout du compte, me mesurer avec votre race princière; mais en quoi cela vous intéresse-t-il? Les femmes ont toujours été pour moi ce que sont pour d'autres les vers de terre; une seule fois, dans mon pèlerinage Grèce, j'ai vu une jeune fille à qui j'aurais volontiers tendu la main. Elle n'avait ni bas ni souliers; elle portait une grosse cruche sur la tête, marchait péniblement sur le sable brûlant et disparut bientôt de mon horizon. C'est pourquoi je comprends très bien que vous n'aimiez pas qu'on vous tienne longtemps la main. Faites comme moi; personne ne vient s'y risquer.

La petite princesse, dans son grand château, voudrait connaître Rugen, ses légendes et ses revenants? Je crois, si vous n'étiez pas "de noble naissance" que vous auriez presqu'un cœur! Mais je suis bien désillusionné, bien dégrisé par votre dernière lettre: peut-être, parce qu'en vieux fou que je suis, je la rêvais si chaleureuse que je l'ai posée tout un jour sur la glace avant de l'ouvrir. Que pourrais-je vous raconter? Vous ne me comprendriez pas plus que je ne vous comprends, et là-dessus, *basta! Basta* vous semble-t-il encore trop poétique, parce qu'il est emprunté à la douce langue où résonne le Si!

Dr B. Hallmuth.

IX

Rauchenstein, 19 mars 1863.

Ma lettre vous a dégrisé, refroidi jusqu'à congélation, très respecté professeur? Cela m'a longuement donné à penser. Je voulais découvrir le pourquoi, et en vraie fille de l'Allemagne, j'ai porté mes pensées dans la forêt, où les anémones, les violettes et toutes sortes de petites herbes qui embaument commencent à pleuvoir parmi la mousse. Un souffle de printemps passait entre les bourgeons rouges et gonflés, et m'a dit beaucoup de choses. Je crois que vous avez gardé votre masque plus longtemps que moi. Vous n'avez ni cheveux gris, ni bonne vieille femme. Les femmes sont pour vous ce que les vers de terre sont pour les autres? Et dans toute votre vie vous n'en avez vu qu'une, une petite grecque aux pieds nus.

Eh bien! Monsieur le professeur, utilitaire, moraliste, pédagogue, bienfaiteur du peuple,—pourquoi alors vous êtes-vous marié? C'est fort inconvenant de parler ainsi quand on a une femme? Il n'y a qu'un vieux garçon pour traiter les femmes de vers de terre! Le joug du mariage est d'ailleurs, quoique fort bien rembourré, trop solidement attaché pour qu'on y échappe même par la pensée,—je veux dire en parlant aux autres, surtout aux étrangers, et par dessus tout à une jeune fille! Vous devez être

trop préoccupé de me donner bonne opinion de vous, pour vous représenter sous de pareilles couleurs ; vous savez bien que ce ne serait pas fait pour me plaire, à moi, élevée au fond de mes bois.

Non, vous êtes jeune, car en quelques mois, vous vous promenez de Rome à Manchester, et vous travaillez vigoureusement dans l'intervalle, peut-être même pendant que vous y êtes. Mais, faites attention, si vous voulez conserver dans mon estime le rang auquel je vous avais placé.

Je sais bien ce que vous voulez mettre en pièces. C'est le bon Dieu que vous voulez détruire, lui, en qui j'ai tant de confiance et dont je ne trouve pas le monde si mal fait que vous le prétendez.

Essayez un peu de me l'ôter !

C'est ensuite cette classe de la société à laquelle j'appartiens, parce que vous la jugez inutile et même nuisible. Je la défendrai contre vous. Vous voudriez m'arracher ma joie de vivre, non parce que vous même ne jouissez pas de la vie, pas du tout ! Mais parce qu'il vous déplaît que je sois heureuse, tant qu'il existe des créatures qui ont faim. Nous verrons lequel de nous deux est davantage venu au secours de ses frères. Maintenant, vous n'admettez peut-être pas la famille chrétienne plus que l'autre ?

Je ne suis pas aussi dangereusement possédée du besoin de destruction que vous voulez bien le dire. Vraisemblablement, j'ai dans le sang, j'ai sucé avec le lait, des principes conservateurs. Jamais je n'ai cassé une seule de mes poupées ; je conserve des petits verres depuis ma première enfance : je n'ai pas le courage de cueillir une fleur, de peur de lui faire mal et de la voir se faner avant les autres, jamais, même pour la mettre dans mes cheveux, qui sont fort longs et pendent sur mes épaules. Ni tête rasée, ni lunettes, ni pince-nez, rien de l'émancipation des femmes !

On m'avait donné une fois un bouvreuil ; je ne puis souffrir les oiseaux en cage, et la pauvre bête, avec cela, sifflait le "Mantellied !" C'était si navrant que je l'ai rendu au bout de deux jours. J'ai, dans la forêt toute une volière en liberté qui vient sur ma fenêtre et vole autour de moi. Voilà mon besoin de destruction ! Comme de loin on juge mal les caractères ! Le bon Dieu a une manière à lui de les composer qui met au défi les plus habiles professeurs de logique et d'esthétique.

Puisque vous craignez l'esclavage dans notre maison, vous faites bien de nous éviter. Il ne faut pas qu'il en soit fait de vous comme du pauvre oiseau qui se donnait tant de peine pour me siffler sa plus belle chanson et qui me rendait si malheureuse. Oh ! mon Dieu ! La liberté seulement, la liberté ! Je crois que vous détestez les femmes et moi les hommes, de peur de ce grand esclavage qu'on nomme le mariage. Nous nous armons contre l'inévitable, contre les nuages sombres de la destinée qui montent à l'horizon comme un orage de printemps.

Pauvre désillusionné ! Est-ce que le vin nouveau de Rauchenstein vous a déjà donné mal à la tête ? Alors elle n'est guère solide, car vous n'avez pas encore goûté le vrai crû ? Voici une violette, un salut du printemps, qui vous arrive au milieu de vos neiges.

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN.

X

Greifswald, 23 mars 18...

Rayonnante donneuse de violettes !

"Dieu envoya à Noé l'arc-en-ciel, en signe de paix." Ma blonde et charmante mère me disait cela, quand j'étais petit garçon, et que le dimanche j'apprenais à ses pieds ma Bible enfantine. Les mots et leur sens étaient depuis longtemps étrangers à mon oreille, car des années se sont écoulées depuis. Mais soudain un charme magique a déchiré ce voile du passé ; j'ai tenu dans mes mains une violette, un premier gage de printemps, et j'ai cru en voir jaillir l'arc-en-ciel, envoyé par Dieu à ses élus. Que disiez-vous dans votre première lettre ? "Les statues deviennent vivantes, les temples se relèvent de leurs ruines." Mais toutes les statues prenaient à mes yeux une forme virginale, pleine de noblesse ; au lieu des temples, s'élevaient des rochers portant un vieux château à leur sommet. Je vous remercie, enfant, de ce rêve ! Il y a entre lui et la réalité un lien solide ; la réalité elle-même n'est d'ailleurs qu'apparence ; votre forêt verdoyante n'est elle-même qu'une poussière incolore, qui, un moment, sous la puissance magique de vos yeux, prend forme et couleur, et redevient ensuite poussière. Poussière elle est devenue, ma blonde et gracieuse mère, et vous-même, vous deviendrez poussière, et je deviens fou à chercher en vain le pourquoi !

Vous seule, si je pouvais vous préserver du sort commun à tous les hommes, je me réconcilierais avec l'ordre du monde ! Non, je ne veux plus rien détruire de ce qui vous est précieux, souriante fille de prince ! Les hommes n'ont compris qu'à demi le sens de l'arc-en-ciel ; ils n'ont laissé aucune paix à Dieu. Avec une curiosité ambitieuse, ils ont voulu escalader les nuages. Mais moi, noble châtelaine, je ne suis pas de ces hommes ambitieux ; je comprends le double sens de ce salut de printemps et j'élargis l'infranchissable abîme, qui, en dépit de toutes les escalades, demeure toujours entre le ciel et la terre. Si jamais notre terre devenait un ciel, alors je m'approcherais de vous et j'implorerais de vos mains une couronne au lieu d'une seule fleur ; mais cela n'arrivera jamais. Il y a deux mondes !

Je ne sais vraiment plus si je suis jeune ou si je suis vieux ; depuis longtemps, je n'ai pas fêté mon jour de naissance, et je n'ai ni parents, ni frères, ni sœurs, d'après lesquels je puisse calculer mon âge. Je suis vieux par la pensée, cela suffit, et j'ai réellement une bonne vieille femme. Elle s'appelle Mine, elle a été ma nourrice et me sert maintenant de ménagère. Elle est la fidèle compagne de mon appariteur, et porte pour devise :—Aussi dévouée que bornée.

(*A suivre.*)

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

L'enfant terrible

(Vers à réciter)

Marcel est un enfant terrible :
Avec ce bambin de cinq ans
La surveillance est impossible
Car il la trompe à tout instant.

Un jour de la saison dernière
S'étant battu fort ardemment,
Il revint auprès de sa mère
Plein d'accrocs et le front saignant.

Quand on eut pansé la blessure
La maman dit : " Je voudrais bien
Savoir d'où vient cette écorchure ! "
Marcel répond : " Je n'en sais rien."

" Vous le savez, la chose est claire,"
Dit la mère en haussant le ton,
" Eh bien, maman, voici l'affaire,
J'ai saigné du nez sur mon front."

Causerie

Si vous le voulez bien, petits amis, nous allons aujourd'hui causer de patriotisme. De nos jours, voyez-vous, il n'est plus possible d'ignorer la signification du mot, moins encore la chose elle-même. Il faut savoir, même quand on est jeune, que l'amour de la patrie vient après l'amour de Dieu et l'amour du foyer, et de ces trois sentiments découlent les nationalités fortes et durables.

Le patriotisme est une plante qui doit être cultivée de bonne heure dans nos cœurs, car nous naissons tous avec l'amour du pays comme nous naissons avec le germe de nos défauts, mais avec cette différence que nous devons étouffer l'un et développer l'autre. A mesure qu'il grandit, l'enfant stimule ses sentiments patriotiques par la lecture des annales de son pays, et certes il y a de quoi enflammer vos jeunes imaginations, petits amis, dans l'histoire si chrétienne et si valeureuse de notre beau Canada.

De nos jours, heureusement, il n'est plus nécessaire pour servir son pays, de s'engager comme nos ancêtres dans des luttes parfois sanglantes. Il suffit, aujourd'hui, de travailler à être utile à la patrie dans le milieu où Dieu nous a placés.

Chacun a sa mission ici-bas, les hommes comme les femmes, les jeunes comme les vieux. Il n'y a personne qui soit trop petit, trop infime, pour aider à l'édification de l'œuvre patriotique ; la nationalité est un immense temple en construction qui a toujours besoin d'ouvriers, ainsi, ne vous dites pas : " Je suis trop jeune pour m'occuper de ces choses, ce sera pour plus tard," vous vous trompez, c'est maintenant qu'il faut commencer à s'y intéresser.

Savez-vous, petits enfants, que de nos jours, on apprend mieux l'histoire de France que l'histoire du Canada ? Certes, il est nécessaire de connaître la première parfaitement puisqu'elle est l'origine de la nôtre, mais il ne faut pas oublier que notre vraie patrie est le pays dans lequel nous vivons, ce beau Canada où nous sommes nés et où nous espérons tous mourir.

A propos de patriotisme, laissez-moi vous raconter un fait dont j'ai été moi-même le témoin. Il y a pourtant quelques années de cela, mais son seul souvenir m'émeut encore aujourd'hui.

Nous étions à la campagne pendant la belle saison. J'étais sur la grève à la recherche de coquilles variées qui abondaient à cet endroit.

Mon attention fut soudain attirée par un bruit de voix qui semblait venir d'un creux de rocher tout près de moi. J'approchai. Deux petits garçons de dix à douze ans poursuivaient une conversation des plus animées.

—Tu as beau dire, disait un petit blond à l'œil vif, digne fils d'Albion dont la famille avait choisi ce village entre tous pour y passer la belle saison, les Anglais, quand ils font la guerre, ils la gagnent presque toujours, c'est papa qu'il l'a dit et il le sait, lui.

—Ça n'empêche pas, reprit l'autre, un gars du village qui instinctivement s'érigeait en champion de son pays, ça n'empêche pas qu'ils en ont bien perdu des batailles eux aussi. C'est notre maître d'école qui l'a dit et c'est lui qui en connait long sur le compte des Anglais.

—Puisqu'il est si savant ton maître de classe, reprit le petit citadin, il a dû te dire aussi que c'étaient les Anglais qui avaient rapporté la victoire sur vous autres les Canadiens, et que c'est depuis cette époque que le Canada leur appartient....

Gonflé, rouge comme une pivoine, le campagnard se lève brusquement. Il semble hésiter :

—Oui.... ça .. c'est vrai.... puis se redressant fièrement : Mais si c'est arrivé, reprit-il, c'est parce que les Canadiens étaient trop fatigués......

Le pauvre petit n'avait pu, dans sa jeune imagination, trouver de meilleure raison pour excuser la défaite des siens sans que leur honneur en souffrît. Cela me fit plaisir que cette fierté instinctive de l'enfant et son ardeur à la défense de ses compatriotes.

TANTE NINETTE.

Correspondance

Chère tante Ninette,

OH que je suis heureuse en vous écrivant pour vous raconter ainsi qu'à vos petites nièces un joyeux baptême. Imaginez-vous donc que j'avais été commère à l'âge de huit ans seulement et mon petit frère qui était compère n'avait que onze ans. Tous les deux comme on le dit des fois nous avons lâché la queue du chat. Nous sommes rendus à l'église en carrosse s'il vous plaît. Je me vois assise avec mon grand air de circonstance et heureuse d'entendre les cloches sonner à toute volée et je m'imaginais que les cloches sonnaient bien plus fort pour notre compérage que pour les autres. Mon filleul Gérard qui a aujourd'hui trois ans est un joli gros blanc aux yeux bleus, inutile de vous dire comment il est gâté par son petit parrain et sa petite marraine. L'autre jour, je le servais des confitures dans sa petite assiette en lui recommandant bien de les manger avec du pain. Non non dit il pas avec du pain avec une cuillère, et nous l'avons laissé manger à son goût en riant beaucoup de cette idée.

ROSETTE, (11 ans).

PAGE DES ENFANTS

Une visite aux Chutes Niagara

JE suis allé avec mon père l'été dernier visiter les chutes Niagara. Comme vous le savez tous, chers petits lecteurs, les chutes Niagara sont une des plus belles merveilles de l'univers. Quel beau spectacle que de voir ces belles nappes d'eau se précipitant avec fracas d'une hauteur d'environ six cents pieds. Elles font un bruit terrible, plus fort même que le tonnerre ; on les entend à plusieurs milles de distance.

Comme nous voulions voir les chutes de plus près, nous descendîmes, papa et moi, conduits par un guide sur un pont qui passe sous ces chutes, ayant eu soin de se revêtir d'un habit en caoutchouc, car nous ne voyions que l'eau qui tombait sur nous par torrents.

Sur le bord de la rivière Niagara, il y a une tour construite en acier, lorsque nous fûmes sur la plateforme, il se déroula à nos yeux un joli panorama. Après un séjour d'une semaine dans ces parages, nous retournâmes à Montréal enchantés de notre voyage.

CHAMPLAIN, (14 ans).

LES JEUX D'ESPRIT

Question d'Histoire du Canada

Donnez les faits aux dates suivantes : 1608, 1634, 1642.

Histoire du Canada

Pour les petits enfants jusquà 12 ans

Donnez les noms des vaisseaux de Jacques-Cartier. Combien y en avait-il ?

Question de Grammaire

Quelle différence y a-t-il entre *de suite* et *tout de suite ?*

Partir pour la campagne et aller en campagne ?

Charade

Mon un, mon deux, mon tout vous seront secourables,
Mon un, si de marcher vous n'êtes plus ca- [pables
Mon deux si vous cessez, hélas ! d'être un [heureux.
Mon tout, si les frimas font de vous un frileux.

Devinette

Quand on me met aux pieds je marche sur la tête,
Devine promptement ô toi qui n'es pas bête.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade No 3

Réponse : Cléopâtre.

Ont bien déviné : Fanny Maurault, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Comtesse Isaure, Montréal ; Albertine Pelletier, St-Fe dinand d'Halifax ; Florence, Québec ; Jeanne Allard, Berthierville ; Hattie, Nicolet ; Une élève de l'Académie Ste-Marie, Montréal ; Héléna, Nicolet ; Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi. Fleurette, Philippine, Paul Lafontaine. Marguerite Préfontaine, St-Hilaire, Rose de Mai.

Devinette No 3

Réponse : La cloche.

Ont deviné juste : Agapit Legris, Louiseville ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Hattie, Nicolet ; Héléna, Nicolet ; Florence, Québec ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Maurice Bauset, Ottawa ; Fanny Maurault, Montréal ; Champlain, Montréal ; Philippine, Aimé Lafontaine, Paul Lafontaine, Marguerite Préfontaine, Rose de Mai ; Fleurette, St-Jérôme.

Question d'Histoire Sainte

Les Hébreux demeurèrent quarante ans dans le désert Leur nourriture était la manne qu'ils devaient recueillir avant le lever du soleil.

Ont bien répondu : Henri de Varennes, Waterloo ; Adine Maurault, Montréal ; Florence, Québec ; Marie Paul Martineau, Montréal ; Héléna, Nicolet ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Agapit Legris, Louiseville ; Philippine, Fleurette, Rose de Mai, Aimé, Charles-Paul Laf ntaine, Marguerite Préfontaine ; Irène Grenier, Québec.

Question de Géographie

Il se trouve plusieurs villes du non d'Inverness, notamment dans l'Ile du Prince-Edouard, la Nouvelle-Ecosse, la Colombie Anglaise et la Province de Québec. Ceux qui ont désigné quelqu'une de ces provinces au lieu de la Province de Québec seule comme c'était mon intention, n'ont pas fait de faute et j'inscris leurs noms en conséquence : Héléna, Nicolet ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Marthe Martineau, Montréal ; Fanny Maurault, Montréal ; Agapit Legris ; Une élève de l'Académie Ste-Marie, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Philippine, Chs. Paul, Lafontaine, Marguerite Préfontaine, St-Hilaire ; Myosotis, Ottawa ; Irène Grenier, Québec ; Rose de Mai, Montréal.

Petite poste en famille

Je souhaite à *Petite sœur de Fleurette* une cordiale bienvenue. La solution de la charade était juste mais tu es arrivée en retard. Je constate avec plaisir que ton écriture est soignée et ta lettre bien écrite, ce qui est une bonne note en ta faveur. Reviens encore, petite nièce, je serai toujours heureuse de te recevoir.

Sont arrivées trop tard les solutions de la devinette et de la question drolatique envoyées par *Minnie d'Anjou, Jeanne Saucier* et *Lucina d'Anjou*, de Matane. C'était dommage, j'aurais aimé pourtant à insérer vos noms dans ma page. J'ai un si grand faible pour mes petites compatriotes du bas de Québec. Revenez plus tôt la prochaine fois. Vous avez dix jours pour répondre aux questions, mais ne faites pas partir vos lettres la dixième journée comme cette fois-ci

Je publie ta narration, petit *Champlain*, à titre d'encouragement ; j'admire ta persévérance et la promptitude avec laquelle tu t'es mis à l'ouvrage après les observations que je t'ai faites. Nous allons corriger ensemble, si tu le veux bien, les quelques fautes d'orthographe que j'ai rencontrées dans ta composition.

Environ, adverbe, ne varie que dans cette acception : les alentours d'un lieu.

Conduits sans auxiliaire, dans ce cas, est participe adjectif et s'accorde comme un véritable adjectif avec le nom auquel il se rapporte.

Ayant eu soin reste invariable parce qu'il signifie ayant eu *le* soin.

Lorsque nous fûmes descendus et non *fîmes*, l'un étant le verbe être et l'autre désignant le verbe faire, ce qui ne donnerait pas à la phrase la même signification.

Quant au mot *chute*, il ne prend pas d'accent circonflexe, et c'est tout aussi bon, petit neveu, car il ne le conserverait pas longtemps partant d'une hauteur de six cents pieds.

Rosette, ta composition a le mérite d'un absolu naturel, et pour ton âge ce n'est pas mal raconté. Ton orthographe est bonne, il y avait peu de fautes, je n'ai vu que celles-ci : *compérage* et non *comparage* Ce mot ne se dit pas pour la cérémonie du baptême elle-même, mais désigne l'affinité entre compères et commères. On dira : J'ai été de compérage avec un tel.

Je le servais, verbe sans auxiliaire, s'accorde avec son sujet *je*, première personne du singulier.

Au revoir, petite, recommande à ton filleul de ne pas trop manger de confitures, ça fait tomber les dents.

Je remercie *Comtesse Isaure* de ce qu'elle dit du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je serais heureuse de la revoir encore, sa calligraphie si parfaite est agréable aux yeux, et ses compliments doux à lire.

Bienvenue à *Marthe* et *Jeanne Allard* qui ont des droits incontestables à ma particulière sollicitude. Je suis contente, *Jeanne*, que tu aimes la page des enfants, ma grande ambition est de la rendre de plus en plus intéressante.

Quant à *Jeanne* et *Henri de Varennes*, nous sommes d'aciennes connaissances. Je vous envoie à tous deux, chers petits, une bonne caresse et vous invite à venir voir souvent tante Ninette.

Bravo, petit *Maurice Bauset*, tu es habile dans l'art des devinettes et des charades. Bientôt, pour toi, la grammaire n'aura plus de difficultés que tu ne puisses résoudre. J'aime les réponses que tu me donnes ; je vois par leur clarté que tu comprends les explications que tu cherches

J'avais deviné ton nom par l'adresse que tu mets toujours en haut de tes lettres.

Tante Ninette remercie "*Maman d'Antoinette*" des bonnes choses qu'elle lui doit à propos de sa page. La directrice de ce journal me prie lui transmettre ses meilleurs souvenirs.

Ma petit Rose de Mai, j'ai regret de te dire que tu t'es trompée. Françoise n'est pas la tante Ninette de cette page ; j'espère que tu ne l'en aimeras pas moins, car elle a beaucoup d'amitié pour ses neveux et nièces la

TANTE NINETTE

Lettre d'Ottawa

(*Suite de la page 41*)

nom sur le registre de l'hôtel et d'y occuper une chambre même modeste, pour y figurer à côté des membres de l'aristocratie du lieu. Vous concevez le mélange qui résulte de cette facilité d'introduction, mais la fête n'en est que plus drôle. C'est probablement la seule où l'on s'amuse. On s'est beaucoup diverti hier soir, surtout les messieurs A une certaine heure avancée de la soirée, on voit régulièrement pénétrer tout un contingent très élégant de femmes généralement jolies, toutes de grande tenue, mais d'une distinction exagérée qui sent un peu l'apprêt. Ce sont les étoiles des compagnies dramatiques ou lyriques en représentation au théâtre de l'Hôtel admises sous le chaperonnage indulgent mais intéressé de q elque jeune député galant ou quelque sénateur bien conservé dont la moitié voyage au loin. La vraie fête commence alors. Les personnages officiels disparaissent bientôt et une douce confraternité s'établit entre l'art et la politique. Tant de nos législatrices viennent de si loin qu'elles n'ont jamais vu d'actrices de si près ; et c'est pour elles un régal de faire vis-à-vis à ces dames. Et puis, c'est moins cher que de payer sa place au théâtre pour les voir pardessus la rampe seulement.

Mais j'oublie mon histoire. Or donc voici ce qu'on m'a conté. Vous avez sans doute entendu parler de M. Morin, du Père Morin, le bon député de Dorchester, dont la bonhommie un peu excentrique sert de thème à une foule de contes amusants. Il est plein d'esprit, ce vieux gaulois, mais d'un esprit qui frappe dur comme un coup de massue.

M Morin était allé rendre visite à l'un des deux présidents qui résident au Parlement, il est inutile de préciser davantage.

Le président le reçut dans son salon où il se trouvait en compagnie d'une dame, amie de sa femme, en visite à la présidence. Il présenta cette dame au Père Morin qui, n'ayant pas saisi le nom et croyant parler à la femme du président, lui adressa de forts galants compliments qu'elle accepta sans lui dévoiler son erreur.

Au bout de quelques instants, Madame la présidente entra en personne dans le salon et son mari la présenta immédiatement à M. Morin qui, fin comme l'ambre, s'aperçut qu'il avait commis une gaffe mais n'en laissa rien paraître. Au contraire, il redoubla de politesse et de compliments à l'égard de la nouvelle venue déployant toute la richesse de son répertoire aimable.

La première dame présentée rit d'abord sous cape de ce qu'elle croyait devoir être la déconvenue du bonhomme ; mais elle fut un peu piquée de voir qu'il ne se laissait pas désarçonner et qu'il n'avait pas sorti pour elle le fond de son sac à madrigaux.

—Mais, dit-elle en minaudant, c'est de la trahison, cela. Vous m'avez déjà fait tous ces compliments-là tout à l'heure quand vous me preniez pour la présidente.

—Excusez, madame, dit le Père Morin en clignant malicieusement son œil, mais je ne vous ai jamais prise pour la présidente. Pensez vous que je ne sais pas distinguer la soie du coton ?

Un peu crue, la réplique ! Mais vous avouerez qu'elle n'est pas banale.

Du bal au sermon, il n'y a qu'un pas, à Ottawa, du moins. On s'y croirait à Versailles au temps du Grand Roi où les dames de la cour émergeaient des salons dorés pour pénétrer à la chapelle royale parfumée et y recevoir les grandes leçons des prédicateurs de la cour. Je vous assure que nos élégantes et nos mondaines ont reçu, dimanche dernier, à l'église du Sacré-Cœur, une douche qui n'était pas mince et qui en a transi quelques-unes jusqu'aux os. On ne parlait que de cela le lendemain. Le Père Lalande, de Montréal, est venu prêcher un sermon à la haute société catholique d'Ottawa. Ce qu'il était documenté et ce qu'il n'a pas ménagé les figures ni les expressions ! On eût dit du Bourdaloue. Du petit coin où j'étais blottie, examinant toutes les têtes courbées sous l'orage, je songeais au grand sermon de l'éminent prédicateur lorsqu'il tenta une dernière fois d'arracher Louis XIV des filets dorés de la Montespan. C'était la même vigueur, le même feu, la même ardeur, avec des tableaux saisissants du luxe, du relâchement des mœurs dans la société, de la licence des réunions mondaines, de l'impudicité des théâtres, de la luxure des costumes, de l'adultère, etc.

L'assistance, prise au piège, s'est retirée confuse et furieuse. Voilà en somme le seul résultat que j'aie constaté ; le lendemain il n'y paraissait plus ; les robes n'en étaient ni plus simples ni plus montantes hier soir. Toutefois, je suis bien sûre que si le gouvernement se mêlait maintenant de recommander le Père Lalande pour le cardinalat, il y aura du grabuge dans bien des ménages ministériels.

Votre amie toujours,

MISS PING PONG.

A propos de cartes

J'AI reçu ces jours derniers une lettre— anonyme naturellement —dans laquelle on me dit :

"' Vous laissez accuser, sans les défendre, nos femmes canadiennes de la meilleure société de tricher aux cartes. Savez-vous que c'est une insulte terrible que l'on porte contre elles ?...''

Je le sais fort bien. Seulement l'insulte ne s'adresse nullement aux Canadiennes en général, mais à celles qui sont assez peu soucieuses de leur dignité et de leur honneur pour d scendre à ce petit métier. A celles-là, je laisserai volontiers prodiguer l'insulte et si ma correspondante trouve à y redire, elle pourra m'envoyer sa carte de visite, je saurai, à mon tour, ce que je dois penser sur son compte.

J'avoue qu'après avoir lu la lettre de Mme X., j'ai hésité quelque peu à la reproduire Ne fréquentant pas les cercles, où l'on joue les cartes, j'ai cru l'accusation trop exagérée peut-être. Mais sur informations prises, j'ai pu constater que le mal existait et qu'il était encore plus grand que je le pouvais croire.

On m'a même cité des noms avec détails circonstanciés qui ne laissent plus aucun doute. Et comme me répétait, hier encore, une dame dont on ne saurait nier la respectabilité : Il faut que cela cesse.

Si le JOURNAL DE FRANÇOISE contribue à le faire cesser en dénonçant très haut ce vice, il pourra déjà compter à son avoir une bien bonne œuvre.

FRANÇOISE.

L'affectation chez les jeunes filles

Le Ciel les avait faites jolies avec leurs beaux yeux d'azur, leurs cheveux blonds, caressant leur front de mille boucles provocantes ; leur teint satiné portait encore la couleur et le parfum des roses effeuillées par quelque bonne fée durant le sommeil de leur enfance.

Elles étaient créées pour plaire, pour être adulées, surtout pour être aimées, ces jeunes filles, et voilà qu'elles se couvrent d'un épais voile qui fait disparaître la beauté de la nature, pour ne laisser que les mauvais coloris de l'emprunt et de l'imitation.

Voilà le chef d'œuvre que vous détruisez, jeunes filles affectées. De jolies que vous étiez, vous devenez laides avec ces sourires empruntés de charmeuse que vous essayez de prendre, et qui, se changeant bientôt en une affreuse grimace, difforme les lignes régulières du plus classique visage.

Vos yeux étaient beaux et expressifs ; mais quel usage en faites-vous ? Vous leur faites faire mille tours vertigineux dans leur orbitre et leur expression douce et naturellement captivante devient effrontée ou dure et éloigne plus les admirateurs qu'il ne les invite à rester auprès de vous.

Vous étiez naturellement gracieuse, mais toute cette grâce disparaît devant ces manières de petites précieuses, ou de feinte langueur à la Sarah Bernhardt que vous vous étudiez à prendre. Vous devenez gauches, raides, et même ridicules aux yeux de tous. Votre démarche devient gênée quand elle n'est pas d'une nonchalance révoltante ; vous ne pouvez plus donner la cordiale poignée de main qui ne se donne que lorsque le cœur est sincère, vous l'avez remplacée par le *shake-hand* anglais, et le visiteur, à qui vous l'offrez, pourrait croire que vous voulez lui faire toucher le plafond de votre salon, tant vous portez haut la main.

Vraiment on est porté à plaindre ces pauvres jeunes filles qui sont la victime de cette maladie de l'affectation. Vous vous trouvez donc bien mal au naturel pour essayer de la sorte à vous transformer si complètement ? Apprenez donc, pauvres simplettes, qu'il n'y a qu'un Dieu capable de créer, et si vous n'êtes pas satisfaite de son œuvre n'essayez pas de le corriger, car votre transformation sera peut-être aussi complète que celle du roi Nabuchodonosor.

Si par bonheur vous possédez quelques talents, faites-en donc bon usage en vous rendant de bonne grâce et sans façon au piano où l'on veut vous entendre exécuter un morceau ou chanter une romance.

Combien de fois ne voit-on pas, avec tristesse, un beau talent gâté à cause de cette misérable affectation.

Si l'on se fait entendre au piano ou dans le chant ce n'est qu'après bien des supplications, car la jeune fille affectée ne se rend jamais au premier appel ; elle ne serait pas assez remarquée, et quel dommage se déranger pour faire plaisir aux autres sans au moins avoir eu la satisfaction de bien attirer l'attention générale sur sa petite personne !

Eh bien ! voilà votre œuvre, jeunes filles affectées ; vous gâtez le naturel pour en faire quelque chose de méprisable et de ridicule, et vous changez en ennui ce qui n'eut été que charme et plaisir.

Corrigez-vous bien vite, car l'affectation et le faux orgueil sont en société ce qui répugne et déplaît le plus aux hommes mêmes les moins sérieux.

Gardez vos sourires de charmeuses, vos yeux langoureux et vos airs penchés pour la scène si vous êtes appelées à y jouer les rôles de coquettes, et là encore votre répétiteur ne cessera de vous dire : Soyez naturelle si vous voulez être bonne actrice.

FEU-FOLLET.

Montréal, mai 1902.

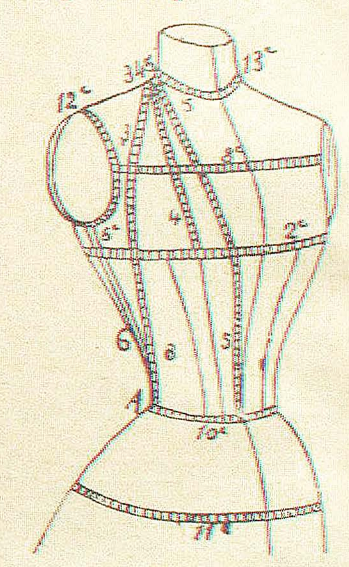
Théatre National Français

Le Théâtre National Français nous a semblé un bon théâtre où l'on ne joue que des pièces morales, et, à ce titre, il mérite l'encouragement des familles canadiennes-françaises.

Une des peines les plus sévères de notre vieille mère Eve, après son mariage avec Adam, a été de ne pouvoir demander à son mari s'il n'avait jamais aimé une autre femme.

L'Art de s'habiller soi-même

Avant de commencer à prendre les mesures pour une robe il faut avoir soin de bien placer le " point d'aplomb " comme il est indiqué plus loin. Ceci est très important. On peut l'indiquer d'avance sur la personne, en plaçant une épingle sur le corsage même bien juste à la hauteur de la taille, exactement en face le milieu du dessous de bras. Ceci fait la première mesure, longueur du dos, se prend du milieu, du bas de la nuque à la taille. La deuxième mesure part aussi du bas de la nuque, passe sur l'omoplate et vient s'arrêter à la taille au point d'aplomb.



La troisième mesure part du même point que la précédente, elle doit passer, devant, dans le creux du bras et aller à son tour rejoindre le point d'aplomb. En prenant cette mesure il faut tenir le ruban métrique légèrement tendu afin de la prendre plutôt courte et bien passer près du bras.

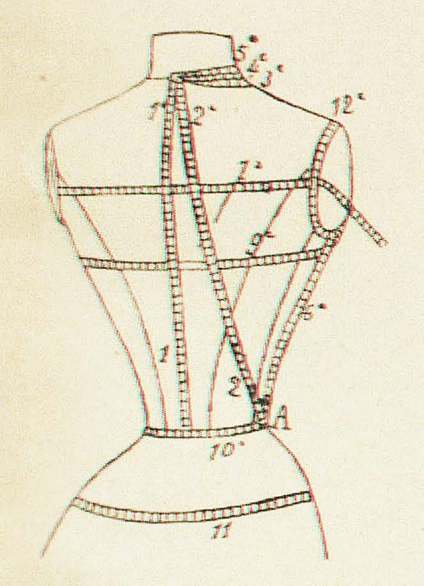
La 4me mesure part également du bas de la nuque et passant par devant doit venir s'arrêter à l'endroit le plus saillant de la poitrine, à l'extrémité supérieure des pinces. Il suffit pour la prendre exacte de laisser tomber le centimètre en ligne droite sur la poitrine et d'inscrire le chiffre auquel il se détache de lui-même du corps.

La 5me mesure.—Longueur partant du bas de la nuque et s'arrêtant au milieu de la taille devant. On tend le centimètre jusqu'à l'endroit le plus court de la taille.

6me mesure.—Hauteur du dessous

de bras s'arrêtant au point d'aplomb. Cette mesure doit être prise sans tenir le bras levé ; lorsqu'on a placé le centimètre sous l'aiselle, on laisse retomber le bras dans sa position naturelle.

7me mesure. — Largeur du demi-dos doit être prise au quart de la hauteur du dos, d'un bras à l'autre, et divisée en deux ensuite, elle sera inscrite par moitié, en même temps que la largeur du dos on peut prendre la longueur du bras au coude et au poignet, pour cela il faut tenir le bras dans une position horizontale et plié.



8me mesure.—Largeur du demi-devant. Cette mesure doit être prise 6 ou 8 centimètres au dessous du cou et inscrite par moitié.

9me mesure. — Demi-tour de poitrine. Pour prendre cette mesure le centimètre doit passer au milieu de la hauteur du dos bien sous les bras et à l'endroit le plus saillant de la poitrine ; on l'inscrit par moitié.

10me mesure.—Tour de taille inscrit par moitié. Cette mesure doit être prise légèrement serrée.

11me mesure.—Pour des hanches, cette mesure se prend aisément, et 15 à 20 centimètres plus bas que la taille, et on l'inscrit aussi par moitié.

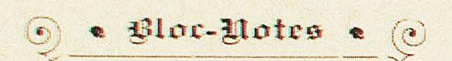
12me mesure.—Tour d'emmancher s'inscrit en entier.

13me mesure — Tour du cou inscrit par moitié.

Les vêtements dont les mesures sont bien prises, donnent infailliblement de la grâce aux personnes qu'ils habillent. Il faut savoir prendre les mesures, non pas sur un manequin, ni sur les coutures d'un corsage souvent défectueux, mais sur la personne même.

Comme règle générale, les mesures de longueur s'inscrivent en entier, les mesures de largeur seulement par moitié. La chose est facile à comprendre : un corsage se compose de deux devants, deux petits côtés et deux demi dos. Il suffit donc de tracer le patron d'un devant, d'un petit côté et d'un demi-dos, qui, taillés sur l'étoffe double, donnent l'ensemble du corsage. Il en est de même pour tous les vêtements.

Marie Boudet.



NOUS avons lu attentivement la chronique du 24 avril dans *L'Avenir du Nord*, et nous nous promettons d'y revenir quelque jour.

Un journal de cette ville publiait, dernièrement la nouvel'e toujours ancienne et toujours nouvelle hélas ! — d'une querelle entre mari et femme. Cette fois, c'était la femme qui avait battu le mari et on annonçait la chose avec des titres de six pouces de longueur. " Rôles renversés " écrivait-on Et plus loin : " Le mari voulait exercer son *droit* de chef de maison et faire taire sa femme." Vraiment, où allons nous ? Voilà que maintenant les femmes, renversant un rôle consacré par le temps, l'usage et les traditions, refusent de se taire et surtout de se laisser battre plus longtemps ! Il était grand temps qu'un journal de femme parut afin de ramener ces égarées au sentiment de leur devoir.

A l'occasion de la fête du R P Recteur, on jouera, au Collège des Jésuites de la rue Bleury, " Polyeucte " de Gounod. Ce chef-d'œuvre, ne pouvant être joué tel qu'il a été créé, à cause des rôles féminins inaccessibles à la scène des collèges, a été arrangé de façon à ne maintenir que les rôles masculins seulement sans que la pièce en souffre trop. Ce que cela a dû coûter de travail nous pouvons nous l'imaginer facilement et le succès, espérons-le, ne devrait pas tarder à récompenser tant de mérite. Si nous sommes bien informé, c'est le R. P. Hudon que nous devons féliciter dans l'accomplissement de cette tâche gigantesque.

Voici ce que nous trouvons dans le mot d'explication qui sert de préface :

" Sans prétendre la faire oublier (Pauline) — la tragédie de Corneille est trop connue pour en avoir eu même la pensée — nous avons, à l'amour conjugal comme à celui qui en est le prélude, substitué l'amitié, sentiment plein de noblesse, rare de tout temps — n'aurions-nous, ce qui n'est pas, que l'autorité de Cicéron pour nous en convaincre — capable de pousser le sacrifice jusqu'à l'héroïsme, et l'antiquité nous offre de beaux exemples."

Cette soirée aura lieu le 21 mai, à huit heures. Avis aux amateurs de belle musique.

Superbe messe en musique le 3 mai, dans la chapelle du Mont St-Louis, à l'occasion de la fête du Bienheureux de la Salle. Sur l'édifice, à la plus haute tourelle, flottait crânement dans la brise le drapeau tricolore. Bravo, monsieur le Directeur ! il fait bon de rencontrer de temps en temps, pour la nouveauté de la chose, un homme qui n'a pas peur.

La Cuisine facile

CARRÉ DE MOUTON AUX LÉGUMES

Après avoir désossé, piquez-le de lard, faites-le cuire à la broche, et servez sur des épinards, chicorée, haricots verts ou blancs, oseille ou pommes de terre.

CAROTTES À LA MÉNAGÈRE

Coupez les carottes en rouelles, faites-les cuire dans du bouillon avec du vin blanc, sel, poivre, muscade et bouquet garni. Faites cuire à petit feu ; liez la sauce avec du jus ou du beurre manié de farine

OMELETTE AU SUCRE

Battez d'abord séparément les blancs de six œufs, mettez aux jaunes un peu de sucre râpé et zeste de citron ; ajoutez les jaunes aux blancs et battez bien le tout ensemble, en y joignant un peu de lait et très peu de sel ; mettez alors votre omelette dans la poêle, faites cuire, sucrez-la encore, ployez-la en chausson, saupoudrez-la et passez la pelle dessus. – Servez chaud.

Trésor de la Ménagère

PARQUETS.—On trouve chez les marchands de couleurs des siccatifs spécialement préparés pour peindre les parquets qui sont excellents. Leur emploi est on ne peut plus simple, car il suffit de les étaler avec un pinceau. On donne deux ou trois couches à un intervalle de quatre heures, et, après une journée, on peut cirer comme sur un parquet de bois naturel.

S'il se produit une fissure dans un parquet, on la bouche avec de la colle forte chaude à laquelle on mélange rapidement de la sciure de bois pareille au parquet.

Quand ce mastic commence à sécher, c'est-à-dire qu'il a une consistance de caoutchouc, on enlève les bavures au moyen du couteau de peintre ou d'un ciseau à bois un peu huilé pour que la colle n'y adhère pas. A cette époque de déménagements, cette recette rendra peut-être service.

Lu dans un journal de la Suisse :

" Le directeur de l'asile d'aliénés de L*** vient de mourir.

" Les obsèques ont eu lieu hier.

" *Il y avait un monde fou.*"

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles son exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.